

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 27 (1925)
Heft: 10

Artikel: Le principe constitutif de la nature organique
Autor: Blaser, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748691>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PRINCIPE CONSTITUTIF DE LA NATURE ORGANIQUE¹⁾

Le très remarquable ouvrage de M. Edouard Jung est de ceux, plutôt rares, dont le contenu remplit intégralement et même outrepassé les promesses de leur titre. Ce n'est pas, en effet, la nature organique seule, dans l'acception usuelle de ce mot, que l'auteur s'efforce de ramener ici à ses éléments. Il y fait rentrer, à côté des fonctions physiologiques, les phénomènes psychiques de tout ordre et de tout degré, depuis l'instinct des animaux inférieurs aux sentiments esthétiques et moraux couronnement de l'intelligence humaine. Ou plutôt, pour M. Jung, lequel entend faire œuvre de biologiste plus encore que de philosophe, la notion de nature organique doit être conçue comme adéquate à la totalité même de la vie. Partant de ce postulat essentiellement moniste de l'identité profonde des manifestations vitales aux divers stades de l'évolution des êtres, M. Jung n'entreprend rien moins que de déceler les connexions secrètes par où les formes rudimentaires de la vie consciente s'apparentent aux plus différenciées et les conditionnent. De même, dit-il, que la physiologie est désormais en mesure de réduire le fonctionnement des corps organisés à l'action d'agents physico-chimiques, qui se résolvent en matière ou en énergie inorganique, de même l'instinct se distingue si malaisément, à l'origine, des fonctions organiques qu'il n'est pas excessif d'y voir un prolongement de la physiologie. Quant à l'intelligence, bien qu'elle ne paraisse pas avoir de commune mesure avec l'instinct, elle n'en doit pas moins plonger, avec lui et par lui, ses racines jusqu'au tréfonds de la vie des organes.

C'est ainsi que M. Jung en vient à reconnaître l'existence de cinq ordres vitaux issus les uns des autres et dont chacun emprunte ses matériaux constitutifs à celui immédiatement antérieur. Ces ordres sont : 1^o le somatisme ou ordre physiologique, 2^o l'instinct primaire ou des êtres inférieurs, 3^o l'instinct supérieur ou des vertébrés, 4^o l'intelligence humaine, 5^o le sens du bien et le sens du beau. Ce que M. Jung nomme „principe constitutif de la nature organique“ n'est autre chose que la loi de corrélation qui, sous leur apparente diversité et en dépit de leur variabilité réelle, atteste l'unité et l'homogénéité persistantes des ordres vitaux. La place nous manque pour résumer ici, comme elle le mériterait, la démonstration que l'auteur entreprend de cette thèse hardie. Constatons, du reste, qu'il y apporte lui-même et d'emblée deux sérieux tempéraments. Il concède, d'une part — et même il y insiste — que « si les éléments constitutifs d'un ordre vital sont toujours de la nature de l'ordre ou des ordres antérieurs, ils n'apparaissent souvent qu'avec le nouvel ordre et *comme créés pour lui* ». D'autre part, M. Jung convient que la théorie du principe constitutif, incapable de satisfaire le besoin de synthèse de l'esprit humain, ne donne de l'évolution qu'une vue analytique et fragmentaire. Il autorise ainsi, expressément, les spéculations vitalistes comme un contrepois et un complémen-

¹⁾ Edouard Jung, Zurich. — 1 vol. de 700 p. *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* — Alcan, Paris.

nécessaires à ses propres idées. Pour ne vouloir faire que de la science, M. Jung est loin d'avoir en elle la confiance intransigeante d'un Haeckel. Son attitude en face de la doctrine de l'évolution est également significative. Tout en en admettant le principe, il entend vraisemblablement confiner le transformisme dans son rôle d'hypothèse extra-scientifique, car il déclare en faire abstraction dans l'étude du principe constitutif. Nullement soucieux de combler la lacune qui sépare entre eux les degrés de l'être, notre philosophe prend la nature organique comme elle est, avec ses solutions de continuité, et nous en donne en quelque sorte une explication statique. Après cela son système n'est pas moins en opposition avec celui des philosophes religieux qui, croyant à la création, postulent une séparation étanche entre les règnes, qu'avec celui de certains évolutionnistes contraires à toute distinction d'essence, comme à toute démarcation tranchée entre la bête et l'homme. L'auteur, en effet, ramène bien l'intelligence à l'instinct supérieur, mais il répugne à accorder à l'animal la faculté, même embryonnaire, de penser le général. Les éléments, les matériaux peuvent bien être identiques d'un ordre à l'autre, l'édifice est complètement différent. Voyons maintenant quels sont ces éléments.

Nous nous bornerons ici à l'analyse sommaire du chapitre sur l'instinct supérieur, à notre avis le plus original et la clef de voûte de l'ouvrage. Dans les pages, d'ailleurs très substantielles, qu'il consacre à l'intelligence, M. Jung en effet ne se sépare pas essentiellement du Kantisme de la Critique de la raison pure — à vrai dire pour n'en répudier que plus énergiquement, dans ses considérations sur la morale, la Critique de la raison pratique et toute conception nouménale du devoir. Quant aux éléments des ordres vitaux, une première constatation s'impose. C'est que, dans chacun des cinq ordres, la nature organique tire tous ses éléments d'elle-même, et non du monde extérieur. « Le vertébré, dit M. Jung, n'emprunte rien à l'ambiance... les images fournies par les sens sont *toutes données* par la nature congénitale du sujet et la spécificité des organes sensoriels. » Cette prédominance de l'adaptation innée sur l'expérience, surtout apparente dans l'instinct primaire, est sensible aussi dans l'instinct supérieur. Celui-ci, qui embrasse tous les phénomènes psychiques communs aux animaux les plus évolués et à l'homme, dépend dans une assez large mesure du monde extérieur. Mais les impulsions qu'il en reçoit se ramènent à la mise en jeu d'impulsions internes, comme la curiosité et le besoin d'imitation, lesquelles à leur tour suscitent l'intervention des fonctions dites intermédiaires ou de réaction où M. Jung fait rentrer les faits complexes d'intuition, de conscience, de mémoire et de volonté. Toutes ces fonctions trahissent leur origine instinctive en ce qu'elles sont constamment, sinon toujours directement, liées à la satisfaction d'un besoin. C'est par leur activité combinée, ainsi que par leur collaboration avec l'intelligence proprement dite réduite à la faculté de créer des concepts, que M. Jung cherche à rendre compte, d'une manière strictement déterministe, de toute notre vie mentale, y compris les sentiments esthétiques et moraux. Il le fait avec beaucoup d'habileté, en illustrant sa thèse d'exemples nombreux et bien choisis témoignant d'une introspection singulièrement aiguë et sagace. Si sa théorie de la volonté paraît

soulever d'assez fortes objections, son analyse de l'intuition et de la conscience éclaire d'un jour nouveau le rôle de ces fonctions primordiales dont la seconde ne se distingue de la première qu'en ce qu'elle ne saisit pas de rapports simples, mais résulte d'une fusion d'associations perçues antérieurement par voie intuitive.

EDOUARD BLASER



ANMERKUNGEN

DER PYRAMIDENROCK ¹⁾

„Ich bin der große Derdiedas
Das rigorose Regiment
Der Ozonstengel prima Qua,
Der anonyme Einprozent.“

So stellt sich Hans Arp, der Erfinder der „Wolkenpumpe“, in seinem neuesten Werk, dem *Pyramidenrock* vor. Er zeigt sich dem Publikum im lichten „Zellulosenrock“. Es ist ein exakt-phantastisches Gewand, traumhaft und modern.

Der Dichter Hans Arp spricht an mit beinahe erschreckend unschuldigen Augen. Er stammt vom Lande und kommt immer zum ersten Male in die Stadt, in dieses Leben; er sieht, wie hier gesprochen wird. Er sieht die Sprache, er hört sie. Er sagt alle Worte, die es gibt, wieder, ohne uns den großen Bären aufbinden zu wollen, auf dessen Sternfeldern er im Grunde beheimatet ist.

Neugierig und gläubig hat er sich hier umgetan. Mit kluger Kühnheit hat er lange die Maschinen betrachtet, sich sorglos darüber gefreut und aus den ratternden Rädern seine Wunder gezogen. Arps Logik ist Märchen, hat den starken Kindereigensinn. Schneewittchen geht ihm durchs Herz, das verliebt folgert, es müsse auch ein Hagelwittchen geben. Er träumt sehr richtig die Legende weiter, das Wort spricht für sich und sagt vom fallenden Schnee- und Hagelwittchen:

„Sie fällt in ihren Todesschlaf
Mit kleinen Lichtern um den Saum...“

Wer hat je den Schnee so weich gesehen? Arp macht stocken und aufhorchen. Er gibt treu und bieder Rezepte fürs Leben, Albumsprüche zum Beispiel:

„Roll nicht von deiner Spule
Sonst bricht dein Backsteinzopf
Sonst picken dir die Winde
Die Flammen aus dem Kopf...“

Warum sollte das nicht stimmen, da nichts stimmt und alles? Vielleicht könnte man obiges Sympthiemittel einmal ausprobieren, so gut man andere ausprobiert.

Arps dichterische Kraft, die Phantastik zu behaupten, sie direkt zu nehmen, hat etwas Faszinierendes. Man hat Vertrauen zu seinen Kuren, zumal er sie in so

¹⁾ Verlag Eugen Rentsch, Zürich-Erlenbach.